

Anne Hébert chez les Serbes

Jelena Antic

Numéro 158, été 2010

Le Québec dans l'oeil de l'Autre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Antic, J. (2010). Anne Hébert chez les Serbes. *Québec français*, (158), 23–26.



Anne Hébert chez les Serbes

PAR JELENA ANTIC*

Quand on décide de faire ses recherches consacrées à un auteur appartenant à une culture étrangère, il faut être conscient qu'on s'engage à entreprendre une quête non seulement en tant que chercheur en Lettres, mais aussi en tant qu'archéologue, sociologue et ethnologue. Il s'agit d'une quête de nouvelles connaissances, d'une transformation permanente de nos réflexions, de nos questionnements, de nos conclusions. On approfondit des connaissances dans une spécialité, mais cela ne se réduit jamais à un domaine précis, étant donné qu'une approche littéraire est toujours élargie à d'autres voies d'approches telles que psychologique, sociologique, historique, psychanalytique, mythocritique. On est amené à réévoquer, voire à reconstruire les éléments constitutifs d'une littérature, tels que l'histoire d'un peuple ainsi que toutes les valeurs régnant dans une société. C'est un processus d'analyse et de synthèse aboutissant au travail qui témoigne d'une profondeur intellectuelle et d'une vraie réflexion critique sur une œuvre, mais avant tout, sur la culture dont l'auteur émerge. Pourtant c'est une quête personnelle, individuelle, au cours de laquelle on intègre, outre nos connaissances théoriques, nos propres expériences, notre vécu, notre bio-bibliographie, notre itinéraire qui précédait ce travail de recherche dans une spécialité choisie. C'est la raison pour laquelle notre thèse de doctorat porte une certaine empreinte artistique, une petite part de nous-même qui nous permet de contribuer à la formation d'une vision plus large sur la culture et sur la littérature étrangères étudiées, d'y ajouter la « couleur locale » et une nouvelle perception parvenant d'un nouvel « ailleurs », à travers le prisme d'une autre culture. Tout simplement, nous sommes tentés d'analyser un ouvrage étranger par rapport aux contextes et aux systèmes de valeurs qui nous entourent et nous sont familiers. D'où la prolifération de lectures du même ouvrage par des « ailleurs » différents. Tout ce prélude pour expliquer les croisements de mes idées, de mes

motivations et ma modeste contribution à l'analyse de l'œuvre d'Anne Hébert, qui est au centre de ma thèse de doctorat.

Anne Hébert : auteure universelle

La littérature québécoise n'est toujours pas un domaine connu dans mon pays natal (la Serbie). C'est une raison de plus pour laquelle je tenais à montrer les qualités littéraires d'une œuvre tellement universelle, riche en perspectives et en thèmes, contenant toutes les idées et les influences des grands courants de la pensée mondiale. C'est grâce à la découverte de l'œuvre hébertienne que j'ai commencé à m'initier à l'étude de la littérature et de la culture du Québec. Pour moi, la première lecture de son roman *Kamouraska* a été un vrai coup de foudre, qui a déterminé le destin de mon futur travail de recherche, autrement dit, ma réalité présente. Tout d'abord, je voulais revenir à la citation mise en épigraphe pour expliquer comment j'ai réussi à apprendre la langue française et à lire des ouvrages écrits en français. Je raconterai comment j'ai découvert l'œuvre d'Anne Hébert, ce qui m'a amenée à venir à Québec dans le cadre de mes études doctorales, comment je vois les grandes idées de son œuvre et ce que mes recherches m'ont apporté personnellement.

Le coup de foudre

Tout a commencé à l'âge de neuf ans, quand j'ai eu mon premier cours de français à l'école primaire à Zemun, situé au nord de Belgrade. Cette rencontre avec une langue riche en mélodie, pleine de douceur et de musique, d'un accent charmant, de nouvelles consonnes et d'un « r » glissant dans la gorge, m'a tellement fasciné que j'avais envie de l'apprendre tout d'un coup et de la parler au plus vite. Mon choix était déjà fait : « un jour, je serai professeure de français ». Au fil des années, ma passion pour cette langue déployait ses ailes et s'enrichissait sans cesse. À l'époque du lycée,

« Ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, et produisit par un enchaînement inévitable le destin du reste de mes jours. »

Jean-Jacques Rousseau



« La littérature québécoise n'est toujours pas un domaine connu dans mon pays natal (la Serbie). C'est une raison de plus pour laquelle je tenais à montrer les qualités littéraires d'une œuvre tellement universelle, riche en perspectives et en thèmes, contenant toutes les idées et les influences des grands courants de la pensée mondiale. C'est grâce à la découverte de l'œuvre hébertienne que j'ai commencé à m'initier à l'étude de la littérature et de la culture du Québec. »



ANNE
HEBERT
KAMOURASKA

ROMAN



« Mon travail sur l'œuvre littéraire d'Hébert me permet avant tout d'observer et de mieux comprendre les éléments comparatifs des relations homme-femme telles qu'elles s'observent au Québec et en Serbie dans la première moitié du XX^e siècle, même si les contextes historiques, sociaux et politiques des deux pays sont complètement différents. »

la prolifération d'ouvrages de la littérature générale et comparée, étudiées en serbe, m'a donné une image très vaste de la palette de littératures différentes parmi lesquelles j'ai choisi la littérature française, ce qui m'a amenée à faire mes études de langue et de littérature françaises à la Faculté de philologie de Belgrade. Au fur et à mesure, mes horizons d'intérêts en langue et en littérature françaises s'élargissaient grâce à la possibilité de participer à toutes sortes d'activités étudiantes. Cet amour se nourrissait de différentes formes d'expression en français, comme la pratique du théâtre francophone à la chaire de Belgrade, et, plus tard, l'enseignement de français à l'Institut de langues étrangères, le travail à l'école française à Belgrade et la collaboration avec des organismes ayant pour objectif de promouvoir la langue et la culture françaises et francophones. Cette charge multidisciplinaire et ce bain culturel m'ont permis de plonger dans l'étude de la littérature française à travers tous les siècles, mais aussi de connaître d'autres littératures écrites en langue française, parmi lesquelles la littérature québécoise.

C'est dans le cadre d'un cours de littérature francophone, en troisième année de mes études à Belgrade, que j'ai commencé à m'initier à la littérature québécoise. Une petite partie de nos cours a été consacrée à une courte introduction sur l'histoire du Québec et aux premiers écrits de Jacques Cartier alors que la partie pratique portait sur nos lectures des romans québécois. Comme je l'ai déjà mentionné, tout a débuté avec cette première rencontre de l'œuvre d'Anne Hébert. D'une part, j'étais fascinée par de multiples chaînes de « doubles » émergeant de son roman *Kamouraska*, de « duplicités » submergeant ce roman, par un amalgame du langage doux, poétique, et, d'autre part, par l'acuité de son écriture, par la force violente émanant de son roman et avant tout par l'intelligence et la complexité de messages destinés aux lecteurs. Ce récit d'un crime passionnel, qui se déroule dans les paysages de neige à

Kamouraska, raconte beaucoup plus qu'un fait divers. On y trouve la vie et tout ce qu'elle implique : l'amour, la mort, la relation homme-femme dans la société québécoise, la condition de la femme, la critique et la révoltée dirigées contre les contraintes de la communauté clérico-patriarcale du Québec de son époque...

J'ai obtenu la bourse du Gouvernement français, qui m'a permis de faire mes études en France, à l'Université Lumière-Lyon II, où j'ai approfondi mes connaissances sur les littératures française, francophones et comparées, et où j'ai consacré mon travail de Master 2 aux romans d'Hébert, *Kamouraska* et *Les fous de Bassan*. Cela m'a poussée à poursuivre mes études doctorales sur l'œuvre d'Hébert. Une autre bourse m'a donné l'occasion de séjourner à Québec et d'effectuer mon stage de recherche à l'Université Laval. Dès la première lecture d'Hébert, j'ai choisi de travailler sur la condition de la femme et plus largement sur des rapports homme-femme dans ses romans, parce que je trouve que cette problématique reste toujours actuelle, malgré l'abondance des discours sur l'égalité des sexes, malgré la liberté d'expression et de pensée sur la thématique en question. Cette thématique m'avait toujours intéressée dans mon pays, et elle était ici abordée et développée par Hébert avec beaucoup d'intelligence et d'art.

Un rapport d'égal à égale

Mon travail sur l'œuvre littéraire d'Hébert me permet avant tout d'observer et de mieux comprendre les éléments comparatifs des relations homme-femme telles qu'elles s'observent au Québec et en Serbie dans la première moitié du XX^e siècle, même si les contextes historiques, sociaux et politiques des deux pays sont complètement différents. L'époque de la Grande Noirceur québécoise correspond, en Serbie, à une période de mutations profondes et rapides après le départ des Turcs. Cette époque est marquée par la morale patriarcale et omniprésente entraînant le lourd fardeau des



RIMOUSKI

conventions. Tout comme Hébert, des écrivains serbes de la première moitié du vingtième siècle dénoncent les fausses apparences de la société conformiste, qui ne permet ni l'émergence de l'individu ni l'affirmation de son désir de vivre. Des valeurs communément admises réduisent l'individu au statut d'objet condamné au respect sacré de lois patriarcales. C'est la raison pour laquelle les individus n'ont pas le droit à leur propre choix. En conséquence, leurs besoins personnels restent inassouvis et leur destin est fermé. Dans ces conditions contraignantes, les victimes sont les femmes, même si les hommes ne sont pas non plus épargnés. Une fois séparées du corps de leurs mères, les jeunes héroïnes sont présentées comme des femmes emprisonnées dans le patriarcat, devenues esclaves de la vie conjugale, soumises à leur rôle d'épouse, de mère, de procréatrice.

Le corpus hébertien, s'inscrivant dans le même sillage, est une source infinie de débats, impliquant des préjugés à surmonter et un certain silence à briser. Hébert est partie en France pour pouvoir s'exprimer dans ses ouvrages sur des sujets toujours tabous dans le Québec de son époque. Cela lui a permis de mieux voir la complexité de l'archétype comportemental du milieu québécois « fondé sur les apparences, sur l'hypocrisie et sur "le théâtre"¹ ». Cette distance lui a donné la possibilité de voir plus clairement le lourd poids d'une société régie par le pouvoir religieux imposant un certain asservissement. Elle n'a jamais oublié son pays natal, elle n'a jamais renié son peuple. Au contraire, elle a exprimé sa pitié, son empathie pour son peuple condamné à vivre dans le « huis-clos » qu'était le Québec de l'époque. La révolte chez Hébert n'est pas forcément « dirigée contre l'homme, mais plus précisément contre la société cléricalo-patriarcale qui préserve des valeurs immuables »². Tous les déchirements intérieurs, complexes, les doutes et les peurs ensevelies de ses protagonistes montrent qu'il est difficile de « déraciner des préjugés,

mais qu'il est encore plus difficile de changer les mentalités dans ce système de "huis-clos"³ ».

La recherche sur l'œuvre d'Hébert a suscité chez moi une véritable prise de conscience sur la vie et sur la complexité d'être, de retrouver l'Autre, de vivre avec l'Autre, de former une union fusionnelle avec l'Autre parmi les autres, devant le regard des autres, sur la difficulté de communiquer et de comprendre les autres. L'auteure montre que « le problème essentiel provient des interdits sociaux qui empêchent les sexes de se connaître mutuellement et que tous les interdits de la société fermée mènent aux délits et à une plus grande révolte, parce que le caché et le latent émergent de ces contraintes que rien ni personne n'arrive à contrôler⁴ ». Hébert est une des rares écrivaines qui ne tombe jamais dans le piège du Pathos en décrivant la condition de la femme et des faibles. D'où l'importance d'avoir la capacité de lire son œuvre entre les lignes, de chercher des arguments pour analyser le second degré de lecture, de réactiver des désirs latents de ses protagonistes et, en même temps, d'activer les nôtres. Sa pensée est envoûtée par un mystère et chaque nouvelle lecture est autre, appelle une renaissance des idées qui en jaillissent. Cette auteure a une manière particulière d'aborder la vie et ses valeurs, à travers tous les antagonismes, antipodes, vertus et défauts qui ravagent les êtres humains. Je reste toujours fasciné par le jeu, le conflit et la réconciliation des différences habitant le for intérieur de ses personnages dépeignant tous les états possibles de nos âmes, et par sa façon de confronter le Bien et le Mal, la lumière et l'ombre, la vie et la mort, l'amour et la haine, la vraie croyance et l'hypocrisie, le sacré et le profane, le prosaïque et le philosophique. Elle fouille dans les plus sombres pensées des êtres ambivalents. Elle décrit ce qui se passe derrière la porte fermée d'un couple, derrière les volets fermés dans la « maison du père ». Elle prête sa voix aux plus malheureux, même aux attardés, aux hommes



« Tout comme Hébert, des écrivains serbes de la première moitié du vingtième siècle dénoncent les fausses apparences de la société conformiste, qui ne permet ni l'émergence de l'individu ni l'affirmation de son désir de vivre. »



« L'œuvre d'Anne Hébert représente pour moi une inépuisable source d'inspiration dans laquelle j'ai reconnu les courants et les pensées de tous les grands écrivains de la scène littéraire du monde entier que je lisais durant mon parcours universitaire. »

violents, déviants, mais aussi aux hommes faibles et manqués, aux femmes innocentes comme aux scandaleuses, aux sorcières, aux enfants rejetés, aux adolescents désireux de connaître les secrets du monde des adultes. Si Hébert renforce le caractère des femmes et présente des hommes faibles, c'est dans l'objectif de renverser l'ordre établi, de briser le miroir du passé, d'effacer les stéréotypes d'une société cléricopatriarcale et de donner la parole aux pulsions charnelles de ses personnages, à leurs désirs refoulés, à leurs peurs silencieuses, à leur rêves fanés, à leur révolte réprimée, à leurs amours brisées, à leurs fautes commises. D'où les remords obsessifs et les vies ratées.

En un mot, Hébert parle de *partout* à la fois : son œuvre, tout en dessinant les paysages du Québec, les mentalités québécoises, n'en est pas moins *universelle*. Les problèmes qui tourmentent ses personnages sont après tout les problèmes de tous, à cette différence près que nous avons, nous, du mal à les avouer, à en parler et finalement à trouver les mots pour les exprimer. C'est la première et la plus grande des qualités de cette écrivaine qui dépasse le cadre régional, national, refusant tout engagement politique et social, mais exprimant un immense amour pour son pays en intégrant dans son œuvre des légendes, des contes, des mythes, des textes religieux, des faits réels du Québec, d'une façon condensée et sublimée, témoignant d'une capacité exceptionnelle à transformer la réalité banale en matière littéraire. C'est un esprit brillant qui marchait largement devant son époque, j'oserais même dire qui marche devant le présent. Les temps ont beau évoluer, la liberté de penser librement a beau exister, l'égalité des sexes a beau être proclamée, le problème de communication entre les sexes et, pour aller plus loin, entre les êtres humains, persiste toujours. L'autre problème est celui du rapport de l'individu à la société dans laquelle

il a du mal à s'affirmer, à se réaliser et à dépasser des préjugés qui l'étouffent toujours. Ce sont d'ailleurs les plus grands des problèmes de la société moderne où on souffre d'aliénation. D'où l'importance de la philosophie hébertienne, qui se déplace du particulier vers l'universel et défie le temps.

À la croisée de toutes les littératures

L'œuvre d'Anne Hébert représente pour moi une inépuisable source d'inspiration, dans laquelle j'ai reconnu les courants et les pensées de tous les grands écrivains de la scène littéraire du monde entier que je lisais durant mon parcours universitaire. En appliquant ses connaissances littéraires, cette écrivaine nous invite à repenser les grandes idées de Shakespeare, Hugo, Rimbaud, Baudelaire, Faulkner, Proust, Woolf, De Beauvoir, Molière, et surtout celles de son cousin, également poète, Hector de Saint-Denis Garneau. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une visionnaire, d'une grande connaisseuse de l'âme humaine condamnée très souvent au sol glissant, plein de boue, mais ne perdant jamais la capacité de se redresser, de renaître de ses cendres, de se lever vers le ciel, et de croire à l'ascension au bonheur. Après tout, le message d'Hébert n'est pas pessimiste. Dans son œuvre, la vie n'est pas présentée comme rose, parce qu'elle ne l'est pas. Pourtant, elle nous apprend à ouvrir les yeux devant de fausses images qu'on peut rencontrer dans la vie, à prendre conscience de nos actes, à repenser la vérité qu'on nous sert et qu'on paie souvent trop cher. Hébert nous propose de communiquer entre nous en montrant que le bonheur ne peut être construit sur le malheur d'autrui, qu'il faut être sincère par rapport à soi-même et vivre sa vie, et non pas celle de nos parents et de nos ancêtres ni celle imposée par la société. Elle nous conseille de nous méfier de tous les abus de l'ignorance et surtout de l'hypocrisie et du conformisme. Pour finir, il faut ajouter que derrière son ironie, son sarcasme et sa critique ardente se cache une âme sensible, solitaire, un peu aliénée dans le monde qui l'entourait et qui ne cherchait pas à la comprendre, elle, une poétesse susceptible de transformer la réalité âpre, pleine de contradiction, en la plus belle poésie du monde. □

* Doctorante en littérature, Université Lumière-Lyon II

Notes

- 1 Antic, Jelena, « De multiples jeux de la femme imposés par le conflit : le désir / les contraintes traditionnelles dans les romans *Kamouraska* et *Les fous de Bassan* », *Revue de Philologie*, XXXV, n^{os} 1-2, Belgrade, 2008, p. 94.
- 2 *Ibid.*, p. 95.
- 3 *Ibid.*, p. 98.
- 4 *Ibid.*, p. 95.